

LA POETIQUE DE LA MAISON VI

Nous pouvons dire que les murs semblent reconnaître et appeler l'homme, comme l'homme reconnaît et embrasse les murs. Les anciens avaient senti et exprimé ce mystère. Ils disaient : « l'âme du lieu ». Ils avaient les « lares » : divinités du foyer. Cette divinité s'est réfugiée dans le cœur, elle y pleure, elle y parle, elle y est. Elle s'y réjouit parfois et nous console.

Ce refuge qu'est la maison, ce lieu hors du monde, est dans le cœur.

Lamartine compare la maison natale de Milly à un nid. Un nid protecteur. Que ce soit dans **Milly ou la terre natale** :

*« Et ce foyer chérie ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers..... »*

Ou encore dans la **Vigne et la maison** :

*« Toi qui formas ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses,
Est-ce pour en faire un cercueil ? . »*

La maison accompagne le poète du berceau au sépulcre et devient le lieu secret de l'expression et de la commémoration de soi. Elle ramène le poète à son enfance, à sa naissance et boucle ainsi le cycle de la vie en devenant tombeau. Ici elle contient tous les sentiments de la poésie lamartinienne, les joies de l'enfance et la douleur de la perte des êtres aimés.

Cette maison natale est aussi une maison onirique pour reprendre l'expression de Gaston Bachelard, la maison de

l'imagination. « Le monde réel s'efface d'un seul coup quand on va vivre dans la maison du souvenir. »

La vigne et la maison

Alphonse de LAMARTINE 1790-1869 extrait

Efface ce séjour, ô Dieu ! de ma paupière,
Ou rends-le moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits.
On eût dit que ces murs respiraient comme un être
Des pampres réjouis la jeune exhalaison ;
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

.....

Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois.
Les aboiements du chien qui voit sortir son maître ,
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix.

.....

Printemps après printemps, de belles fiancées
Suivirent de chers ravisseurs
Et, par la mère en pleurs, sur le seuil embrassées,

Partirent en baisant leurs sœurs.

Puis sortit un matin pour le champ où l'on pleure

Le cercueil tardif de l'aïeul,

Puis un autre, et puis deux, et puis dans la demeure

Un vieillard morne resta seul !

Puis la maison glissa la pente rapide

Où le temps entasse les jours ;

Puis la porte à jamais se ferma sur le vide

Et l'ortie envahit la cours !...

: - : - : - : - : - : - :

Si nous passons de ces images tout en lueurs, à des images insistantes qui nous obligent à nous souvenir plus avant dans le passé, les poètes sont nos maîtres. En effet, leur force nous prouve que les maisons perdues vivent en nous. Elles insistent même pour revivre, comme si elles attendaient de nous un supplément d'être.

Avec le recul, nous jugeons le passé. Une sorte de remords de ne pas avoir vécu assez profondément dans la vieille maison monte du passé, interpelle l'âme et nous submerge.

